

Dans un monde déstabilisant et angoissant, l'Eglise catholique attire de plus en plus la jeunesse. Un engouement qui en dit long sur la quête de sens et l'absence de foi en l'avenir des jeunes générations.

C'est une des nombreuses surprises de ces derniers mois : l'Eglise catholique attire de plus en plus de jeunes, si l'on en croit l'explosion des demandes de baptême dans cette frange de la population depuis cinq ans. Pour un esprit rationnel, c'est évidemment troublant, surtout si l'on pense aux multiples scandales, pédo-criminels notamment, qui n'en finissent pas d'ébranler l'institution. Ou les nombreux interdits qui continuent à émaner de l'Eglise, [...]

Et ce n'est pas un hasard si le début de cet engouement date de la grande crise sanitaire de 2020 qui a forcé les individus du monde entier à interrompre le cours de leur vie pour s'enfermer, souvent seuls avec eux-mêmes face à une forme de grand néant qu'il fallait à tout prix combler sous peine de devenir fou. [...] Pour une génération convaincue que le futur sera bien pire que le présent, la religion peut donner un sens — ou l'illusion d'un sens selon ses convictions — à une vie qui peine à en avoir un. [...] Cette tendance [...] ne devrait pas être prise à la légère, elle en dit long sur une absence de foi en l'avenir des plus jeunes et surtout un besoin d'ancrage et d'espérance que les politiques comme la société civile devraient se mettre en capacité d'assouvir.

Éditorial d'Alexandra Schwartzbrod dans le journal Libération du 26 août 2024

Sur cette toile de fond, sainte Thérèse a quelque chose à nous faire entendre !

L'exil et la Patrie

Déjà très jeune, l'année de sa première communion, répondant à une religieuse de l'école de l'Abbaye qui lui demandait ce qu'elle faisait les jours de congés lorsqu'elle était seule, elle raconte :

« Je lui répondis que j'allais derrière mon lit dans un espace vide qui s'y trouvait et qu'il m'était facile de fermer avec le rideau et que là "je pensais". Mais à quoi pensez-vous ? me dit-elle. **Je pense** au bon Dieu, à la vie... **à l'ÉTERNITÉ**, enfin je pense !... »

Cette éternité est une éternité de vie, et la vie, en tant que vie, lui parle. Dans les notes qu'a prises Sœur Marie de la Trinité dans les dernières semaines de Thérèse, elle note ceci :

J'avais beaucoup de peine de la voir malade et je lui répétais souvent : « Oh ! que la vie est triste ! » Mais elle me reprenait aussitôt, disant :

« **La vie n'est pas triste !** elle est au contraire très gaie. Si vous disiez : "**L'exil est triste**", je vous comprendrais. On fait une erreur en donnant le nom de vie à ce qui doit finir. Ce n'est qu'aux choses du ciel, à ce qui ne doit jamais mourir qu'on doit donner ce vrai nom ; et, à ce titre, la vie n'est pas triste, mais gaie, très gaie !... »

Ce thème de l'exil est très présent chez Thérèse. Lorsqu'elle parle d'une lettre de sa mère écrite dans les mois qui ont précédé son décès, Thérèse écrit : « Déjà cette pauvre petite Mère **pressentait la fin de son exil** » (Ms A11r). Mais en effet, son récit distingue sa joie de la vie qui contraste avec la tristesse de l'exil. Lorsqu'elle évoque les « beaux jours, ceux où [s]on "roi chéri" [l]'emmenait à la pêche avec lui » elle décrit avec enthousiasme sa contemplation de la Création :

« j'aimais tant la campagne, les fleurs et les oiseaux ! Quelquefois j'essayais de pêcher avec ma petite ligne, mais je préférais aller m'asseoir seule sur l'herbe fleurie, alors mes pensées étaient bien profondes et sans savoir ce que c'était de méditer, mon âme se plongeait dans une réelle oraison... J'écoutais les bruits lointains... Le murmure du vent et même la musique indécise des soldats dont le son arrivait jusqu'à moi mélancolisaient doucement mon cœur... **La terre me semblait un lieu d'exil et je rêvais le Ciel...** » (MsA 14v).

Son évocation des dimanches de sa jeunesse est une autre occasion d'éprouver cet exil :

« Mais je reviens à ma journée du Dimanche. Cette joyeuse journée qui passait si rapidement avait bien sa teinte de mélancolie. Je me souviens que mon bonheur était sans mélange jusqu'à complies, pendant cet office, je pensais que le jour du repos allait finir... que le lendemain il faudrait recommencer la vie, travailler, apprendre des leçons, et **mon cœur sentait l'exil de la terre... je soupirais après le repos éternel du Ciel, le Dimanche sans couchant de la Patrie !...** » (MsA 17v)

L'exil appelle la véritable Patrie, le Ciel. On compte 110 mentions du mot "exil" dans ses écrits et 48 du verbe "exiler". 709 mention du "Ciel" et 98 de la "Patrie". C'est dire si ce thème est prégnant chez Thérèse. On peut encore mentionner 18 écrits où se retrouve le couple "exil/Patrie" (9 lettres, 1 MsA, 5 poésies, 1 prière et 2 récréations) et 21 où se retrouve le couple "exil/Ciel" (8 lettres, 5 MsA, 7 poésies et 1 récréations), ce qui fait 39 occurrences de cette dialectique explicite.

Enracinement biblique avec le psaume 136

Cette tension entre l'exil et la Patrie trouve chez Thérèse un fondement scripturaire dans le psaume 136 : « Aux bord des fleuves de Babylone ». On en trouve 6 mentions dans les lettres (LT 85, 87, 149, 157, 165, 175), 1 dans les manuscrits (MsA 4r), 8 dans les poésies (PN 3, 9, 18, 28, 31, 33, 47, 54), et 4 dans les prières (1, 3, 8, 12). Ce psaume a été composé à l'époque de l'exil à Babylone, entre 586 et 538 av. JC, lorsque Nabuchodonosor avait déporté dans son pays la majorité des habitants de la Judée. Il est bon d'écouter à nouveau ce psaume en son entier :

*Au bord des fleuves de Babylone nous étions assis et nous pleurions, +
nous souvenant de Sion ; *
aux saules des alentours nous avons pendu nos harpes.*

*C'est là que nos vainqueurs nous demandèrent des chansons, +
et nos bourreaux, des airs joyeux : *
« Chantez-nous, disaient-ils, quelque chant de Sion. »*

*Comment chanterions-nous un chant du Seigneur +
sur une terre étrangère ? *
Si je t'oublie, Jérusalem, que ma main droite m'oublie !*

*Je veux que ma langue s'attache à mon palais +
si je perds ton souvenir, *
si je n'élève Jérusalem, au sommet de ma joie.*

*Souviens-toi, Seigneur, des fils du pays d'Édom, +
et de ce jour à Jérusalem *
où ils criaient : « Détruisez-la, détruisez-la de fond en comble ! »*

*O Babylone misérable, +
heureux qui te revaudra les maux que tu nous valus ; *
heureux qui saisira tes enfants, pour les briser contre le roc !*

Dans la version dont dispose Thérèse, la traduction de l'abbé J.-B. Glaire, le mot "rive" n'apparaît pas plus que dans la traduction liturgique actuelle. Mais il est clair que l'expression « rive étrangère » qu'utilise à plusieurs reprises Thérèse est comme un condensé des *bords des fleuves de Babylone* et de la *terre étrangère*. Cette « rive étrangère » joue comme en écho avec les « rives éternelles » (LT 18) ou « l'éternel rivage » (LT 173) du Ciel ou de la Patrie. Et l'on peut affirmer que l'expression « rive étrangère » est littérairement l'équivalent du mot « exil ».

Citons ici quelques exemples des réminiscences de ce psaume sous la plume de Thérèse :

Dans le Manuscrit A, alors que Thérèse évoque ses parents et ses frères et sœurs déjà au Ciel, elle s'écrie :

« Oh ! que Jésus daigne ne pas laisser longtemps **sur la rive étrangère** les fleurs restées dans l'exil ; » (MsA 4r)

Dans une lettre du 12 mars 1889 à Céline, elle dit :

« La figure de ce monde passe... Bientôt nous verrons de nouveaux cieux, un Soleil plus radieux éclairera de ses splendeurs des mers éthérées, des horizons infinis !... L'immensité sera notre domaine... nous ne serons plus prisonnières sur cette terre d'exil... tout sera passé !... Avec notre époux céleste nous voguerons sur des lacs sans rivage... l'infini n'a ni bornes ni fond, ni rivage !... "Courage, Jésus entend jusqu'au dernier écho de notre douleur." **Nos harpes sont en ce moment suspendues aux saules qui bordent le fleuve de Babylone...** mais au jour de notre délivrance, quelles harmonies ne ferons-nous pas entendre... avec quelle joie nous ferons vibrer toutes les cordes de nos instruments !... » (LT 85)

Trois semaines plus tard, elle y revient :

« Voyons la vie sous son jour véritable... C'est un instant entre deux éternités... Souffrons en paix... [...] **Étant sur les bords du fleuve de Babylone** nous nous y sommes assis, et nous avons répandu des larmes en nous souvenant de Sion... Nous avons suspendu nos harpes aux saules qui sont dans les campagnes... Ceux qui nous ont emmenés captifs nous ont dit : Chantez-nous un cantique agréable entre ceux de Sion"... Comment chanterions-nous les cantiques du Seigneur sur une terre étrangère ?... Ps. de David...

Non, ne chantons pas les cantiques du Ciel aux créatures... mais comme Cécile, chantons dans notre cœur un cantique mélodieux à notre bien-aimé !...

Le cantique de la souffrance unie à ses souffrances est ce qui ravit le plus son cœur !... » (LT 87 – 4 avril 1889)

Alors que Céline tanguait dans sa vocation, un an avant son entrée au Carmel, Thérèse lui écrit le 20 octobre 1893 :

« Oh oui ! La vie de ma Céline est bien un champ de bataille... Pauvre petite Colombe, **elle gémit sur les bords des fleuves de Babylone, et comment pourrait-elle chanter les cantiques du Seigneur sur une terre étrangère ?... Et cependant il faut qu'elle chante.** Il faut que sa vie soit une mélodie (un chœur de musique). C'est Jésus qui la retient captive, mais Il est à ses côtés... Céline est la petite Lyre de Jésus... Un concert est-il complet quand personne ne chante ?... puisque Jésus joue, ne faut-il pas que Céline chante ?... Quand l'air sera triste, eh bien ! elle chantera le cantique de l'exil, et quand l'air sera joyeux, sa voix fera entendre les accents de la Patrie... » (LT 149)

Enfin, dans une autre lettre, ce psaume sert à Thérèse à articuler la relation entre le Carême et le Temps pascal dans une lettre cette fois-ci à Sœur Thérèse-Dosithée (Léonie) le 24 février 1895 :

« en carême... [...], je vais me contenter de suivre Jésus en sa voie douloureuse, **je vais suspendre ma harpe** aux saules qui sont aux bords des fleuves de Babylone.. Mais après la Résurrection **je reprendrai ma harpe**, oubliant un moment que je suis exilée ; avec toi je chanterai le bonheur de servir Jésus et d'habiter en sa maison, le bonheur d'être son épouse pour le temps et pour l'Éternité !... » (LT 175)

Résolution de la tension avec la présence du Christ immuable.

Il ne s'agit pas, comme les Hébreux déportés à Babylone, de ne plus chanter les cantiques de Sion. Il s'agit malgré la souffrance qui nous empêche de chanter parfaitement le Ciel, de chanter quand même parce que le Bien-aimé est là : « comme Cécile, chantons dans notre cœur un cantique mélodieux à notre bien-aimé !... Le cantique de la souffrance unie à ses souffrances est ce qui ravit le plus son cœur !... » (LT 87) « Et cependant, il faut qu'elle chante » écrit-elle à Céline (LT 149). Pourquoi ? Parce que « Jésus [...] est à ses côtés ».

C'est précisément cette présence de Jésus ressuscité, vivant, au cœur de notre exil, qui résout en partie la tension entre l'exil et la Patrie :

« Oh ! que la terre est exil !... Il n'y a aucun appui à chercher en dehors de Jésus car **Lui seul est immuable.** Quel bonheur de penser qu'il ne peut changer... » (LT 104 à Sr Agnès 5-6 mai 1890)

En fait, la vie de Thérèse se déroule d'une rive à l'autre, de la « rive étrangère » à « l'éternel rivage ». Et ce voyage se fait par la mer. Sans doute l'expérience trouilloise de la mer n'y est-elle pas pour rien :

« J'avais six ou 7 ans lorsque Papa nous conduisit à Trouville. Jamais je n'oublierai l'impression que me fit la mer, je ne pouvais m'empêcher de la regarder sans cesse ; sa majesté, le mugissement de ses flots, tout parlait à mon âme de la Grandeur et de la Puissance du Bon Dieu. [...]

« [22r] Le soir, à l'heure où le soleil semble se baigner dans l'immensité des flots laissant devant lui un sillon lumineux, j'allai m'asseoir toute seule sur un rocher avec Pauline... Alors je me rappelai la touchante histoire « Du sillon d'or !... » Je contemplai longtemps ce sillon lumineux, image de la grâce illuminant le

chemin que doit parcourir le petit vaisseau à la gracieuse voile blanche... Près de Pauline, je pris la résolution de ne jamais éloigner mon âme du regard de Jésus, **afin qu'elle vogue en paix vers la Patrie des Cieux !...** » (MsA 21v-22r)

Nous trouvons un écho de ce voyage par mer dans une lettre à sœur Thérèse-Dosithée (Léonie) en Janvier 1895 :

« Ma chère petite Sœur

C'est avec grande joie que je viens t'offrir mes vœux au commencement de cette nouvelle année. Celle qui vient de s'écouler a été bien fructueuse pour le Ciel, notre Père chéri a vu ce que "L'œil de l'homme ne peut contempler". Il a entendu l'harmonie des anges... et son cœur comprend, son âme jouit des récompenses que Dieu a préparées à ceux qui l'aiment !

Notre tour viendra aussi... peut-être ne verrons-nous pas finir l'année qui commence ! peut-être l'une de nous entendra-t-elle bientôt l'appel de Jésus !...

Oh ! qu'il est doux de penser que nous voguons vers l'éternel rivage !... » (LT 173)

Le petit bateau offert par Céline à Thérèse à Noël 1887 continue sans doute aussi d'habiter l'imaginaire de cette dernière :

« en revenant de la messe de minuit. J'avais trouvé dans ma chambre, au milieu d'un charmant bassin, un petit navire qui portait le petit Jésus dormant avec une petite balle auprès de Lui, sur la voile blanche Céline avait écrit ces mots : "Je dors mais mon cœur veille" et sur le vaisseau ce seul mot : "Abandon !" » (MsA 68r)

La rive intermédiaire

Ce thème de Jésus qui dort dans la barque habite Thérèse et se trouve à plusieurs reprises dans ses écrits. Nous y reviendrons un peu plus tard.

Mais il faut nous arrêter un instant sur une rive intermédiaire dans ce grand voyage : le rivage du Carmel. En mars 1888, à l'approche de son entrée au Carmel le 9 avril qui vient, Thérèse écrit à sa « chère petite Pauline » :

« Ma petite nacelle a bien du mal à arriver au port, depuis longtemps j'aperçois le rivage et toujours je m'en trouve éloignée ; mais c'est Jésus qui guide mon petit navire, et je suis sûre que le jour où il le voudra il pourra le faire aborder heureusement au port. O Pauline, quand Jésus m'aura déposée sur **le rivage béni du Carmel** je veux me donner tout entière à lui, je ne veux plus vivre que pour lui. » (LT 43)

Dans le Manuscrit A écrit pour Mère Agnès, lorsqu'elle parle de son désir d'entrer « au lieu où [l']attendait Celui qui [la] connaît parfaitement. », elle précise :

« Ce lieu, c'était le Carmel ; avant de « me reposer à l'ombre de Celui que je désirais », je devais passer par bien des épreuves, mais l'appel Divin était si pressant que m'eût-il fallu traverser les flammes, je l'aurais fait pour être fidèle à Jésus... Pour m'encourager dans ma vocation, je ne trouvai qu'une seule âme, ce fut celle de ma Mère chérie... mon cœur trouva dans le sien un écho fidèle et sans elle je ne serais sans doute pas **arrivée au rivage béni** qui l'avait reçue depuis 5 ans sur son sol imprégné de la rosée céleste... » (Ma4 49r)

Après l'accord de l'oncle Guérin pour qu'elle entre au Carmel, elle écrit :

« Dans mon âme aussi la nuit avait cessé. Jésus en se réveillant m'avait rendu la joie, le bruit des vagues s'était apaisé ; au lieu du vent de l'épreuve, une brise légère enflait ma voile et **je croyais arriver bientôt sur le rivage béni** que j'apercevais tout près de moi. » (MsA 51v)

Ce rivage béni n'est pas encore le rivage éternel, mais il l'évoque, par la présence de Dieu sans cesse cherché à travers la vie d'oraison, la prière liturgique, la méditation des Écritures et l'amour fraternel concrètement vécu. Comme l'écrit Benoît XVI dans *Deus caritas est* :

« Seule ma disponibilité à aller à la rencontre du prochain, à lui témoigner de l'amour, me rend aussi sensible devant Dieu. Seul le service du prochain ouvre mes yeux sur ce que Dieu fait pour moi et sur sa manière à Lui de m'aimer. » (n°18)

La navigation

Mais revenons à la navigation qui mène de la rive étrangère au rivage éternel. Le rivage intermédiaire que nous venons d'évoquer n'est en fait qu'une incarnation de cette navigation...

La barque sur laquelle il s'agit de voguer d'une rive à l'autre est lourde de la présence de Jésus qui bien souvent sommeille. Permettez-moi de citer presque en entier cette lettre de Thérèse à Céline du 23 juillet 1893, tant elle exprime tout l'enjeu de cette traversée d'une rive à l'autre. C'est presque une prophétie de l'épreuve que vivra Thérèse à partir des *beaux jours du Temps pascal* de 1896. Le contexte est que Céline est en butte à toutes sortes de tentations et que son entrée au Carmel n'est plus pour elle si évidente.

Ma chère petite Céline,

Je ne suis pas surprise que tu ne comprennes rien à ce qui se passe dans ton âme. Un petit enfant tout seul sur la mer, dans une barque perdue au milieu des flots orageux, pourrait-il savoir s'il est près ou loin du port ? Quand son œil contemple encore le rivage d'où il est parti il sait combien il a fait de chemin, en voyant la terre s'éloigner sa joie enfantine ne peut se contenir. Oh ! dit-il, me voilà bientôt au bout de mon voyage. Mais plus la plage s'éloigne plus aussi l'océan semble vaste, alors la science du petit enfant est réduite à néant, il ne sait plus où va sa nacelle ; ne connaissant pas la manière de conduire le gouvernail, l'unique chose qu'il puisse faire c'est de s'abandonner, de laisser sa voile flotter au gré du vent... Ma Céline, la petite enfant de Jésus est toute seule dans une petite barque, la terre a disparu à ses yeux, elle ne sait pas où elle va, si elle avance ou si elle recule... La petite Thérèse sait bien, elle est sûre que sa Céline est en pleine mer, la nacelle qui la porte vogue à voiles déployées vers le port, le gouvernail que Céline ne peut pas même apercevoir n'est pas sans pilote. Jésus est là, dormant comme autrefois dans la barque des pêcheurs de la Galilée. Il dort... et Céline ne le voit pas car la nuit est descendue sur la nacelle... Céline n'entend pas la voix de Jésus. Le vent souffle... elle l'entend ; elle voit les ténèbres... et Jésus dort toujours ; cependant s'Il se réveillait seulement un instant, Il n'aurait «qu'à commander au vent et à la mer et il se ferait un grand calme», la nuit deviendrait plus claire que le jour, Céline verrait le divin regard de Jésus et son âme serait consolée... Mais aussi Jésus ne dormirait plus et Il est si fatigué !... Ses pieds divins se sont lassés à poursuivre les pêcheurs, et dans la nacelle de Céline Jésus se repose si doucement. Les apôtres lui avaient donné un oreiller. L'évangile nous rapporte cette particularité. Mais dans la petite barque de son épouse chérie N.S. trouve un autre oreiller beaucoup plus doux. C'est le cœur de Céline, là Il oublie tout, Il est chez Lui... Ce n'est pas une pierre qui soutient sa tête divine (cette pierre après laquelle Il soupirait pendant sa vie mortelle), c'est un cœur d'enfant, un cœur d'épouse. Oh que Jésus est heureux ! mais comment peut-Il être heureux alors que son épouse souffre, qu'elle veille pendant que Lui dort si doucement ? Ne sait-Il pas que Céline ne voit que la nuit, que son divin visage lui demeure caché, et même parfois le poids qu'elle sent sur son cœur lui semble si lourd... Quel mystère ! Jésus, le petit enfant de Bethléem que Marie portait comme «un léger fardeau», se rend lourd, si lourd que St Christophe s'en étonne... L'épouse des cantiques elle aussi dit que «Son bien-Aimé est un bouquet de myrrhe et qu'Il repose sur son sein». La myrrhe c'est la souffrance et c'est ainsi que Jésus repose sur le cœur de Céline... Et cependant Jésus est heureux de la voir dans la souffrance, Il est heureux de tout recevoir d'elle pendant la nuit... Il attend l'aurore et alors, oh alors quel réveil que celui de Jésus !!!...

Sois sûre, ma Céline chérie, que ta barque est en pleine mer, déjà peut-être bien près du port. Le vent de douleur qui la pousse est un vent d'amour et ce vent-là est plus rapide que l'éclair... [...] » (LT 144)

À l'abbé Bellière, de manière plus condensée, elle exprime la même réalité le 18 juillet 1897 :

« Quand je serai au port je vous enseignerai, cher petit frère de mon âme, **comment vous devrez naviguer sur la mer orageuse du monde** avec l'abandon et l'amour d'un enfant qui sait que son Père le chérit et ne saurait le laisser seul à l'heure du danger. » (LT 258)

Si l'on veut résumer, il nous faut concevoir que nous sommes encore en exil, déjà en voyage vers la Patrie et que, mystérieusement, cette Patrie est présente dans l'Immuable, Jésus.

3. Ta Face est ma seule Patrie

Elle est mon Royaume d'amour
Elle est ma riante Prairie
Mon doux Soleil de chaque jour
Elle est le Lys de la vallée
Dont le parfum mystérieux
Console mon âme exilée
Lui fait goûter la paix des Cieux.

4. Elle est mon Repos, ma Douceur
Et ma mélodieuse Lyre...
Ton Visage, ô mon doux Sauveur
Est le Divin bouquet de Myrrhe
Que je veux garder sur mon cœur !... (PN 20)

Plus encore, c'est dans le mystère de l'Eucharistie que la Patrie surgit dans l'exil. Lorsque Thérèse communie pour la première fois, ses compagnes ne comprennent pas ses pleurs après la communion. Or c'est précisément cette expérience de la présence en Jésus Eucharistie de la Patrie avec tous ses citoyens qui la bouleverse :

« Elles ne comprenaient pas que **toute la joie du Ciel venant dans un cœur**, ce cœur exilé ne puisse la supporter sans répandre des larmes... Oh ! non, l'absence de Maman ne me faisait pas de peine le jour de ma première communion, le Ciel n'était-il pas dans mon âme, et Maman n'y avait-elle pas pris place depuis longtemps ? Ainsi **en recevant la visite de Jésus je recevais aussi celle de ma Mère chérie** qui me bénissait se réjouissant de mon bonheur... » (Ms A35)

Et à la fin du manuscrit B, Thérèse contemple encore ce grand mystère :

« O Verbe Divin, c'est toi l'Aigle adoré que j'aime et qui m'attires ! c'est toi qui t'élançant vers la terre d'exil as voulu souffrir et mourir afin d'attirer les âmes jusqu'au sein de l'Éternel Foyer de la Trinité Bienheureuse, c'est toi qui remontant vers l'inaccessible Lumière qui sera désormais ton séjour, **c'est toi qui restes encore dans la vallée des larmes, caché sous l'apparence d'une blanche hostie...** Aigle Éternel, tu veux me nourrir de ta divine substance, moi, pauvre petit être, qui rentrerais dans le néant si ton divin regard ne me donnait la vie à chaque instant... »

La présence du Seigneur Jésus, vivant, ressuscité est le lieu où se résout la tension entre l'exil et la Patrie. Il est la présence cachée mais réelle de la Patrie en cet exil, il est l'accomplissement déjà présent de ce qui est cependant encore en devenir. C'est pour cela que Thérèse veut le faire connaître. Ainsi écrira-t-elle à l'abbé Bellière comme un condensé de tout :

Vous me dites que bien souvent vous priez aussi pour votre sœur ; puisque vous avez cette charité, je serais très heureuse si chaque jour vous consentiez à faire pour elle cette prière qui renferme tous ses désirs : « Père miséricordieux, au nom de notre Doux Jésus, de la Vierge Marie et des Saints, je vous demande d'embraser ma sœur de votre Esprit d'Amour et de lui accorder la grâce de vous faire beaucoup aimer. » Vous m'avez promis de prier pour moi toute votre vie, sans doute elle sera plus longue que la mienne et il ne vous est pas permis de chanter comme moi : « J'en ai l'espoir mon exil sera court !... » mais il ne vous est par permis non plus d'oublier votre promesse. Si le Seigneur me prend bientôt avec Lui, je vous demande de continuer chaque jour la même petite prière, car je désirerais au Ciel la même chose que sur la terre : Aimer Jésus et le faire aimer.

Monsieur l'abbé, vous devez me trouver bien étrange, peut-être regrettez-vous d'avoir une sœur qui paraît vouloir aller jouir du repos éternel et vous laisser travailler seul... mais rassurez-vous, la seule chose que je désire, c'est la volonté du Bon Dieu, et j'avoue que **si dans le Ciel je ne pouvais plus travailler pour sa gloire, j'aimerais mieux l'exil que la patrie.** » (LT 220 à l'abbé Bellière)

En conclusion, je souhaite attirer notre attention sur le fait que, pour Thérèse, ce n'est pas l'exil qui fait aspirer à rejoindre la Patrie. C'est la Patrie elle-même qui attire, et c'est elle qui fait ressentir l'exil. À nouveau, écoutons Thérèse :

Un propos sur le dimanche où l'on sent toute l'attirance de Thérèse pour Dieu :

« Le Dimanche ! » Quelle journée que celle du Dimanche !... **C'était la fête du Bon Dieu**, la fête du *repos* » (MsA 17r)

Sa contemplation de la nature, déjà évoquée, qui lui parle du Ciel :

Quelquefois j'essayais de pêcher avec ma petite ligne, mais je préférais aller m'asseoir seule sur l'herbe fleurie, alors mes pensées étaient bien profondes et sans savoir ce que c'était de méditer, mon âme se plongeait dans une réelle oraison... J'écoutais les bruits lointains... Le murmure du vent et même la musique indécise des soldats dont le son arrivait jusqu'à moi mélancolisait doucement mon cœur... La terre me semblait un lieu d'exil et **je rêvais le Ciel...** » (MsA 14v)

Évoquant les visites que Céline lui faisaient au parloir du Carmel, elle écrit :

Lorsque Céline et Thérèse se parlaient, jamais un mot des choses de la terre ne se mêlait à **leurs conversations qui déjà étaient toutes dans le Ciel.** Comme autrefois dans le belvédère, **elles rêvaient les**

choses de l'éternité et pour jouir bientôt de ce bonheur sans fin, elles choisissaient ici-bas pour unique partage "La souffrance et le mépris" ». (MsA 73v)

Cette attirance pour le Ciel, le "beau Ciel" (LT 68, 72, et plusieurs autres), la Patrie, s'enracine dans l'enfance de Thérèse. Cette attirance guidera toute sa vie. Son épreuve d'espérance et de foi qui commencera aux "beaux jours du Temps pascal" 1896 n'empêcheront pas Thérèse de vouloir croire en ce beau ciel qui se dérobe à sa vue. Elle chante ainsi dans la poésie 33 écrite le 12 juin suivant :

1. Je suis encor sur la rive étrangère,
Mais pressentant le bonheur éternel,
Oh ! je voudrais déjà quitter la terre
Et contempler les merveilles du Ciel...
Lorsque je rêve aux joies de l'autre vie
De mon exil je ne sens plus le poids
Puisque bientôt vers ma seule Patrie
Je volerai pour la première fois !.....

Cette attirance pour le Ciel ne détourne pas Thérèse de la réalité concrète de la vie. C'est même cette attirance qui lui fait centrer toute sa vie sur Jésus. Par lui, avec lui et en lui, en Thérèse, advient déjà le Ciel par l'exercice pratique de la charité divine « répandue en nos cœurs par l'Esprit Saint » précise saint Paul (Rm 5,5) :

« Ah ! Seigneur, je sais que vous ne commandez rien d'impossible, vous connaissez mieux que moi ma faiblesse, mon imperfection, vous savez bien que jamais je ne pourrais aimer mes sœurs comme vous les aimez, si vous-même, ô mon Jésus, ne les aimiez encore en moi. C'est parce que vous vouliez m'accorder cette grâce que vous avez fait un commandement nouveau. – Oh ! que je l'aime puisqu'il me donne l'assurance que votre volonté est d'aimer en moi tous ceux que vous me commandez d'aimer !... » (MsC 12v)

Après avoir raccompagné Sœur Saint-Pierre et *entendu ses gémissements plaintifs, alors qu'elle contemple les briques du cloître austère, à peine éclairé par une faible lueur*, Thérèse s'écrit :

« Ah ! pour jouir mille ans des fêtes mondaines, je n'aurais pas donné les dix minutes employées à remplir mon humble office de charité... Si déjà dans la souffrance, au sein du combat, on peut jouir un instant d'un bonheur qui surpasse tous les bonheurs de la terre, en pensant que le bon Dieu nous a retirées du monde, que sera-ce dans le Ciel lorsque nous verrons, au sein d'une allégresse et d'un repos éternels, la grâce incomparable que le Seigneur nous a faite en nous choisissant pour habiter dans sa maison véritable portique des Cieux ?... » (MsC 30r)

Ainsi, ce n'est peut-être pas à cause d'une « absence de foi en l'avenir » que les « jeunes générations » se laissent attirer par l'Église catholique, mais bien parce qu'ils y trouvent une immense foi en un véritable avenir qui éclaire le passé, fonde le présent, et y stimule une active charité.

Père Emmanuel Schwab